

La chapelle impériale à Saint-Pétersbourg et celle de ce couvent de Romanoff sont ce que nous avons entendu de plus beau dans le domaine de la musique religieuse; nous possédons des compositions musicales plus savantes et plus belles sans doute, mais la manière dont on exécute le plain-chant en Russie y ajoute une grandeur mystérieuse et une inexprimable beauté. C'est, à ce qu'on nous dit, saint Jean Damascène qui fut au huitième siècle le grand réformateur de la musique sacrée; elle s'est peu modifiée, et ce sont ces mêmes chants arrangés à quatre voix par les compositeurs modernes, que nous entendimes. L'influence italienne envahit un instant la musique sacrée, mais ce ne fut pas pour longtemps, et l'empereur Alexandre I<sup>er</sup> ne souffrit pas qu'on exécutât d'autre chant que le chant ancien dans sa chapelle.

En rentrant à l'hôtel, tout vibrant encore d'une harmonie céleste, nous trouvâmes des lettres qui nous rappelaient à Saint-Pétersbourg, et nous quittâmes Moscou à grand regret, Moscou, la vraie ville russe, couronnée par le Kremlin aux cent coupes.

## V

L'OPÉRA A SAINT-PÉTERSBOURG<sup>1</sup>

Le rideau, en se levant, découvre aux yeux du spectateur un royaume mystérieux et souterrain qui a pour ciel une voûte de rocher, pour étoiles des lampes, pour fleurs les cristallisations bizarres des métaux, pour lacs des eaux noires où nagent des poissons aveugles, pour indigènes les gnômes de la montagne que le travail humain vient troubler dans leur retraite profonde. Une joyeuse activité règne au sein de la mine; les pics poursuivent le minerai aux veines de la gangue; les câbles s'enroulent sur les treuils; les paniers vont et viennent, et les hottes versent aux fourneaux, dont les gueules rouges flamboient, les trésors

1. *Éoline ou la Dryade*, ballet en quatre actes de M. Jules Ferrot, musique de M. Pagni, débuts de M<sup>me</sup> Ferraris.

extraits de la roche. A peine refroidis, les lingots se façonnent sous les coups cadencés des marteaux. Tout ce tableau est charmant.

Tant de labeur mérite sa récompense. Par un frêle escalier dont le sommet se perd dans la voûte de la caverne, et qui met le monde inférieur en communication avec le monde supérieur, descendant, comme les anges sur l'échelle de Jacob, les femmes, les filles et les fiancées des mineurs, en costume coquet et pittoresque, apportant le déjeuner des ouvriers. Tous ces petits pieds, toutes ces jambes fines et rondes franchissent les innombrables marches avec une prestesse ailée, sous l'artillerie des lorgnettes braquées, sans un faux pas, sans une hésitation, sans faire trembler un instant l'escalier aérien; rien de plus gracieux et de plus hardi que ce défilé en l'air de tout le corps de ballet.

On tire les provisions du panier, et Lisinka, la plus jolie de ces jolies filles, sert affectueusement son père, le chef des mineurs, aussi habile à deviner des métaux sous leur enveloppe terreuse que les telchines de Samothrace ou les gnômes du Hartz. Pour que la joie soit complète, le comte Edgar, propriétaire des mines, a envoyé à ses braves ouvriers des brocs de vin et des cruches de

bière. Les mineurs y puisent largement, et le sobre déjeuner finit en gai festin. Aux lumières des lampes les yeux étincellent, les joues s'illuminent, les sourires brillent en blancs éclairs, les mains cherchent les mains, les bras s'arrondissent autour des corsages, les pieds trépignent sur le sol pailleté d'or, et les danses ne tardent pas à se former.

Ce joyeux tumulte éveille dans les profondeurs de son palais souterrain Rûbezahl, le roi des gnômes, le génie de la montagne dont l'audace avide des mortels envahit les possessions; un énorme bloc de scories liquéfiées autrefois par le feu des volcans primitifs s'entr'ouvre subitement, et il en jaillit un être surnaturel, moitié dieu, moitié démon, un petit manteau blanc sur les épaules, revêtu d'une cuirasse et de knémides à reflets de paillon, sans doute forgées par Vulcain, son aïeul mythologique : c'est Rûbezahl. Irrité d'abord de tout ce bruit, il se déride bientôt à l'aspect des danses et descend, pour s'y mêler, de son quartier de roche. Invisible par sa volonté, comme s'il portait au doigt l'anneau de Gygès, il circule entre les groupes, qu'il lutine et déränge. Grâce à lui, les garçons les plus modestes sont punis de licences qu'ils n'ont pas prises. Ici, il

effleure de ses lèvres de blanches épaules; là, il entoure de ses doigts une taille de guêpe, interceptant les baisers au vol et laissant arriver les soufflets... sur la joue des innocents. Ce n'est pas tout : en passant les amphores, dont le vin se répand en nappes rouges, trompant la soif des buveurs, il fait porter à sec la santé du comte Edgar, à la grande satisfaction du malin génie, qui disparaît en riant.

Le comte Edgar pénètre dans la mine pour féliciter les ouvriers de leur ardeur à ces travaux, qui l'enrichissent et lui permettent d'épouser Éoline, sa fiancée, fille adoptive du puissant duc de Rattibor.

Éoline, curieuse de visiter ce monde souterrain, arrive bientôt avec son père, semant sous ces voûtes sombres, où ne s'épanouissent que l'or, l'argent et les pierres précieuses, les fleurettes des champs qu'elle a cueillies en route tout humides encore de rosée; on l'entoure, on l'admire, on l'acclame; elle est si belle, si bonne et si charmante! Derrière sa beauté on en admire une autre qui brille à travers la première, comme une flamme dans un globe d'albâtre. On dirait, à de soudaines phosphorescences, qu'Éoline n'est que l'enveloppe, que le voile transparent d'un être

supérieur, d'une déesse condamnée par quelque fatalité à vivre parmi les hommes. Aussi Edgar, ivre d'amour, s'élançe sur les pas de sa belle fiancée, tâchant de l'atteindre et de l'arrêter dans son vol. Avez-vous vu deux papillons aux ailes palpitantes qui se cherchent et s'évitent sur la pointe des herbes, l'un passionnément, l'autre coquettement, gardant toujours leur distance jusqu'à ce qu'ils se confondent dans le même rayon? Alors vous pouvez vous faire une idée de ce pas délicieux où madame Ferraris, — Éoline, voulons-nous dire, — se montre si jeune, si légère, si aérienne, si voluptueusement chaste et si pudiquement provoquante. Avec quel joli mouvement elle attire et repousse le baiser suspendu au-dessus de son sourire comme une gracieuse menace!

Pendant qu'Éoline admire les richesses de la mine, prend part à la collation qu'on lui offre, se mêle aux danses, accueille les jeunes filles empressées autour d'elle et reçoit les confidences indiscrettes du jeune ouvrier amoureux de Lizinka, Rübzahl, le génie de la montagne, a reparu; dans une pose d'extase, les mains tendues, l'œil ébloui, il suit tous les mouvements de la fiancée d'Edgar. Il s'enivre à longs traits de sa beauté. Jamais sem-

blable merveille n'a pénétré dans son obscur royaume; ni les ondines des nappes intérieures, ni les salamandres des régions plutoniques qui ont cherché à lui plaire ne possédaient cette perfection de traits et de formes, cette grâce virginale, ce sourire enchanteur! Rûbezahl est épris d'Éoline; la flèche de l'amour a trouvé son cœur à travers les épaissés couches de la terre.

Soudain il se transforme en mineur, et d'un air gauche et rustre il s'approche de la table, malgré les ricanements des seigneurs, dont il dédaigne les plaisanteries. Sous son humble habit, il est plus puissant qu'eux; ses yeux percent les obstacles contre lesquels s'émeussent les regards des hommes; il voit clairement les fleuves de métal ruisseler dans leur lit de roche. La clef des trésors de la montagne, c'est lui qui la tient; en effet, à chaque coup de pioche qu'il donne, les blocs d'or natif font briller leurs jaunes pépites; les pierres précieuses étincellent et lancent de folles bluettes; la caverne illuminée laisse transparaître les richesses que l'homme cherche avec tant de peine; les floraisons métalliques étalent leurs couleurs étranges, les rubis, les saphirs, les diamants croisent leurs feux variés. Qu'est-ce que le trésor des califes à côté de ces merveilles et de ces

éblouissements? Dans l'humble mineur qui se redresse fièrement, l'on reconnaît Rûbezahl, le roi des gnômes; sans s'inquiéter du courroux ni de l'épée d'Edgar, qui n'atteint que le vide, le génie déclare son amour pour Éoline. Elle sera reine chez les gnômes, et la terre lui ouvrira tous ses écrins; ainsi l'a décidé Rûbezahl, qu'aucun obstacle n'arrêtera. Qui pourrait rivaliser avec un génie, et surtout avec un génie si riche!

En vain Éoline proteste, en vain Edgar cherche à châtier l'insolent, Rûbezahl ne s'en émeut guère; il fait un geste, et la caverne s'incendie d'un reflet pourpre, comme si les digues du feu central étaient rompues. Le génie s'éclipse au milieu des flammes. Tout le monde fuit épouvanté, et la solitude se fait dans la mine.

Les hommes partis, les gnômes reprennent possession de leur empire. Des fentes de la roche sort une multitude de petits êtres vêtus de gris, coiffés de capuchons au fond desquels brillent des yeux malins. Tout cela sautille d'une façon bizarre, sur un rythme désordonné, pour divertir le maître, qui paraît soucieux; aux gnômes succèdent de jolies créatures aux toilettes étincelantes de couleurs minérales, qui essayent, sans y plus réussir, de distraire le roi de la montagne de sa rêverie.

Rübezahl ne fait pas même attention aux empressements de Trilby, son page, son lutin bien-aimé. La pensée qui le préoccupe perce les parois sombres de la caverne; la roche compacte devient translucide, se fond en vapeurs, s'azure et laisse apercevoir, dans une perspective magique, l'intérieur d'une chambre d'architecture ogivale. Doucement éclairée par une lampe, Éoline repose sur des carreaux de brocart, avec le gracieux abandon du sommeil; un jet de lumière bleuâtre pénètre dans la chambre par le vitrail qui s'ouvre. Dès que la lueur argentée a touché Éoline, une métamorphose s'opère en elle; comme une chrysalide qui sort de sa coque et s'envole papillon, la jeune fille abandonne sa forme terrestre et ne laisse sur sa couche que des vêtements affaissés. Avec la nuit elle redevient dryade, comme sa mère; ses compagnes l'entourent et la guident dans la forêt natale vers le chêne auquel sa vie est attachée. « Mortelle ou déesse, qu'importe! s'écrie Rübezahl, je saurai bien obtenir son amour. » La vision s'évanouit, et la toile tombe.

A l'acte suivant, les lueurs roses de l'aurore qui luttent avec les reflets bleus de la lune jouent sur les hauts toits d'un manoir gothique, dont une eau vive baigne le pied. Tout le reste de la scène

est encore dans l'ombre, et sur le devant, près d'une tourelle en ruine, un vieux chêne fracassé par la foudre tord ses branches mortes. C'est le jour des fiançailles d'Edgar et d'Éoline. Les mineurs préparent pour la cérémonie un trône de fleurs et de feuillages. « Si nous jetions bas cet arbre brisé qui nous gêne, dit Frantz, l'amoureux de Lisinka, au vieil Hermann, le chef des mineurs. — Gardons-nous-en bien, mes enfants, répond Hermann; une légende est attachée à ce chêne : la châtelaine, mère d'Éoline, attirée par un charme mystérieux, aimait à se reposer sous son ombre; un jour d'orage, le tonnerre le frappa, et, comme si sa vie fût liée à l'existence du chêne, la jeune femme mourut. »

Tandis que le vieux mineur raconte cette légende, un pétilement d'étincelles se fait entendre, et des ruines de la tourelle Rübezahl s'élance comme à la poursuite d'une vision. En effet, une figure lumineuse, dont le reflet s'allonge dans l'eau, passe en planant au-dessus de la rivière, comme un oiseau qui raserait un lac; c'est la dryade qui rentre avec le jour dans sa forme terrestre.

Le soleil levé éclaire la façade du château, fait miroiter les eaux de la rivière, dore le vert feuillage des arbres du parc; les ouvriers, défilant avec

bannière et attributs, portent sur des brancards de pesants lingots d'argent et d'or qu'ils comptent offrir à leur seigneur; les jeunes filles du village les suivent. Trilby, le lutin de Rûbezahl, venu sur terre déguisé en page pour servir les amours de son maître, s'amuse à coquetter avec elles, excitant la jalousie de leurs rustiques amants.

Le duc de Ratibor, Éoline, Edgar et les gentils-hommes témoins des fiançailles ne tardent pas à paraître; ils prennent place et la fête commence. Un seigneur, vêtu avec une magnificence bizarre, s'avance hardiment. Il excite une surprise mêlée de crainte. On sent en lui une puissance surnaturelle. Il dompte la volonté, brise la résistance, fascine comme le serpent, attire comme l'abîme. Magnétisée par son regard, Éoline se lève et commence un pas avec lui. On dirait une colombe qui descend de branche en branche vers le reptile en arrêt au bas de l'arbre, la plume hérissée, l'aile palpitante, éperdue d'horreur, mais charmée. Sans doute Éoline n'aime pas Rûbezahl, pourtant cette danse magique l'étourdit et l'enivre; une langueur perfide amollit ses mouvements, sa tête penche, son œil nage dans une lumière plus humide, son sourire s'entr'ouvre, laissant passer un souffle plus pressé. A demi-

vaincue, elle s'abandonne aux bras de Rûbezahl.

Ce pas, qui est un chef-d'œuvre, jette en extase les spectateurs du théâtre et les spectateurs de la salle. Seul, le comte Edgar ne le trouve pas de son goût, et franchement il est dans son droit. Furieux, la dague au poing, il se précipite vers le groupe; le roi des gnômes le renverse d'un geste et retourne par une trappe anglaise dans son empire caverneux. Les jeunes filles reçoivent et soutiennent Éoline évanouie.

Nous voici maintenant au château, dans une riche salle gothique, chambre à coucher d'Éoline; la jeune fille dort, mais d'un sommeil agité de terreurs et de visions étranges. Elle tressaille et se dresse sur le bord de son lit, croyant entendre des rires et voir passer des ombres. Ce n'est pas tout à fait une illusion, car Trilby, envoyé en éclaireur, s'est introduit dans la place, et sa tête maligne apparaît entre les rideaux; cependant, entourée de ses caméristes accourues à son appel, Éoline se rassure; elle était le jouet d'un rêve! Pour dissiper cette fâcheuse impression, elle va à son miroir; — n'est-ce pas là que les femmes oublient tout, même leur amour? — Elle sourit en voyant que les mauvais songes n'ont pas éteint ses yeux et pâli ses joues. Ses femmes lui essayent

des parures; mais tout à coup, au lieu de son image charmante, se dessine dans la glace la figure de Rübezahl passionnément agenouillé et lui tendant les bras comme pour l'attirer sur son cœur. Épouvantée, elle recule; la vision se dissipe, mais l'amoureux génie a emporté avec lui le reflet d'Éoline. Ne pouvant posséder le corps, il s'est emparé de l'ombre; le miroir infidèle ne reproduit plus les traits de la jeune fille. Ce portrait, tout exact qu'il soit, ne suffit pas à Rübezahl, il lui faut le modèle, et bientôt il revient plus vif, plus passionné, plus ardent que jamais; Éoline se défend comme se défend une femme qui a un autre amour au cœur; cependant la situation est périlleuse; Trilby a écarté les caméristes, et le génie est pressant. La jeune fille se jette à genoux sur un prie-dieu, devant une sainte image, le ciel seul peut la secourir. Minuit sonne; c'est l'heure de sa métamorphose. Un rayon de lune s'allonge dans la chambre, et par ce chemin lumineux la dryade s'envole, laissant Rübezahl penaud et furieux. Averti qu'un audacieux s'est introduit chez Éoline, le comte Edgar accourt l'épée à la main, mais le roi des gnômes connaît par anticipation les mystères de l'électricité. Son fer, en rencontrant celui d'Edgar, en fait jaillir des étincelles

bleues et donne au bras, qui le tient une commotion épouvantable; avant que le comte ait ramassé son arme inutile, le génie s'est éclipsé.

C'est un rude métier, même pour un roi des gnômes, que de poursuivre une femme à existence double, qui vous échappe au moment où vous croyez la tenir, et se réfugie dans un tronc d'arbre, au sein d'une vaste forêt. Rübezahl, malgré sa science, est fort embarrassé. Déguisé en bûcheron, il interroge de l'œil tous les chênes vieux et jeunes. Sous quelle écorce protectrice se cache Éoline? Il ne sait. Une idée lui vient; avec sa hache, il questionnera chaque chêne. Aussitôt que le tranchant de l'acier mord le bois, une dryade apparaît demandant grâce pour l'arbre auquel sa vie est liée. Rübezahl continue ses essais jusqu'à ce qu'il ait trouvé le chêne d'Éoline. La pauvre dryade résiste tant qu'elle peut; il faut que la hache fasse à travers l'aubier perler de roses gouttes de sang sur sa chair délicate pour qu'elle se décide à sortir; le gnôme la menace, si elle continue à repousser son amour, d'abattre tout à fait l'arbre qu'elle anime. Éoline, avec des grâces suppliantes, des coquetteries pudiques, des caresses soumises, parvient à désarmer le courroux du génie, qu'entourent ses compagnes, dont les groupes servent

à masquer sa fuite. Edgar, qui la cherche, la ramène au château.

Dans la salle d'armes du manoir, que décorent des panoplies équestres, doivent avoir lieu les fêtes pour le mariage d'Edgar et d'Éoline. Quelques sons d'orgue s'échappent de la chapelle voisine, et bientôt le couple reparait uni pour toujours devant le ciel et devant les hommes. Des danses variées se succèdent. Éoline, dans un pas suprême, exprime les chastes enivremens, les joies célestes de l'amour permis. Et Rübzahl, que fait-il? allez-vous dire. Il laisse épouser celle qu'il aime par son rival; c'est bien la peine d'être le roi des gnômes! Attendez: regardez là-bas, tout au fond, cette rougeur qui empourpre la forêt; des flots de fumée roulent en tourbillons vers le ciel, les flammes montent, l'incendie se développe, et dans le brasier se tordent douloureusement les chênes habités par les dryades.

Éoline se renverse, porte une main à son cœur, et de l'autre fait un geste d'adieu à Edgar. Le feu qui dévore son chêne la consume; elle meurt, et près d'elle Rübzahl, apparu soudain, ricane avec une méchanceté diabolique: au moins elle n'appartiendra à personne.

Un ciel tout illuminé des splendeurs de l'apo-

théose, fin obligée des ballets et des féeries, reçoit les âmes errantes des dryades. Éoline monte soutenue par les bras de sa mère, et la toile tombe au bruit des voix tumultueuses qui demandent madame Ferraris.

Le triomphe de madame Ferraris a été complet, et les Russes sont difficiles en fait de danse; ils ont vu Taglioni, Essler, Cerrito, Carlotta Grisi, sans compter leurs propres danseuses, jeune armée chorégraphique qui sort de leur Conservatoire, un des mieux tenus du monde, alerte, assouplie, disciplinée à merveille, avec un talent tout formé déjà auquel ne manque qu'une expérience du théâtre bientôt acquise.

Madame Ferraris est aujourd'hui sans rivale. Elle a la grâce, la légèreté, le ballon, le parcours, et, sous une mignonne apparence, une incomparable vigueur. Quand elle s'enlève, c'est une détenté d'acier, quand elle redescend, c'est une plume de colombe. Dans les pointes, son orteil pique le sol comme un fer de flèche, et là-dessus elle tourne, elle se renverse, elle fait des temps penchés, des reviremens subits avec une sûreté, une hardiesse, un abandon qui la feraient croire soutenue par des ailes invisibles; chaque temps est net, pur, bien dessiné, sans raideur ni fatigue.



d'une perfection classique et d'une grâce toute nouvelle; en outre, ces petits pieds, dans le délire de la danse, n'oublient jamais la mesure; ils ont l'oreille fine et scandent le rythme à merveille. Leurs taquetés sont aussi justes que les battements du métronome de Maëtzel.

Chargée d'un rôle double, madame Ferraris a pu montrer, comme dans deux ballets joués l'un après l'autre, son talent sous deux physionomies diverses; quand elle représente Éoline, elle joint l'affabilité gracieuse de la châtelaine à la gaieté innocente, à la coquetterie naïve de la jeune fille; quand elle représente la dryade, elle s'idéalise, se détache, s'enlève, se fait plus transparente et plus légère encore, et vole à travers les chênes de la forêt, sur la pointe des herbes, sans faire tomber une seule goutte de rosée d'une violette. Dans ces changements brusques de femme en déesse, de déesse en femme, elle ne se trompe jamais et reprend toujours tout le personnage.

Mais notre article est déjà bien long, et pourtant, pour le finir, il nous faudrait encore bien de la place. Tant d'yeux bleus et de chevelures blondes, tant de pieds mignons et de jambes sveltes luisent, flottent, sautillent, se lèvent ou tombent dans ce tourbillon de gaze, de paillon,

de fleurs, de sourires et de maillots roses qu'on appelle *Éoline, ou la Dryade!* — Considérez que nous sommes un étranger arrivé d'hier, qui écoute avec une surprise charmée tous ces noms féminins étranges à son oreille comme le chant d'oiseaux inconnus, si doux pourtant, si pleins de voyelles et de musique qu'on les prendrait pour les noms sanscrits d'un drame indien ignoré de William Jones ou de Schlegel: Prikhounowa, Mouravieva, Amossova, Koupeva, Liadova, Snetkova, Manarowa... Il nous semble transcrire, pour les danseuses de la rue Le Pelletier, du texte de *Sacountala* tous ces beaux noms épanouis et parfumés comme des fleurs de l'Inde dont la sonorité nouvelle les alarmait tant; eh bien, figurez-vous, et cela d'autant plus aisément que vous connaissez mieux que nous tout ce joli monde, que chacun de ces noms signifie beauté, talent ou tout au moins jeunesse et espérance. — Quant à madame Petipa, son nom français nous guide, bien qu'elle soit Russe, et nous pouvons dire plus spécialement qu'elle est fine, jolie, légère et digne d'appartenir à cette famille de chorégraphes distingués. Louer Perrot et Pugni, est-ce bien nécessaire? Leurs noms seuls sont des éloges.